



Article scientifique

Article

2004

Accepted version

Open Access

This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

Voyage et tourisme. Malentendus et lieux communs

Lévy, Bertrand

How to cite

LÉVY, Bertrand. Voyage et tourisme. Malentendus et lieux communs. In: Le Globe, 2004, vol. 144, p. 123–136. doi: 10.3406/globe.2004.1490

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:18041>

Publication DOI: [10.3406/globe.2004.1490](https://doi.org/10.3406/globe.2004.1490)

Paru in *Le Globe*, t. 144, 2004, pp. 123-136.

VOYAGE ET TOURISME. MALENTENDUS ET LIEUX COMMUNS

Par Bertrand Lévy, Université de Genève

Géographie humaine et voyage

De manière générale, la géographie humaine s'est moins intéressée à la géographie de l'homme-voyageur qu'à celle de l'homme-habitant pour des raisons que donne Paul Morand (1994) : la géographie humaine avait pour dessein principal d'étudier l'état et de prévoir l'évolution de cadres territoriaux compris à l'intérieur de frontières plutôt que de chercher à comprendre les raisons qui poussent l'homme à voyager, à franchir voire à transgresser ces limites. Si les géographes ont confronté leur regard au phénomène du voyage, c'est avant tout pour étudier des migrations collectives, ou pour aborder le vaste sujet de l'histoire des voyages, scientifiques, d'exploration ou plus rarement, commerciaux (Vidal de La Blache, 1880). Ainsi, le voyage, en géographie humaine, est avant tout pensé à des fins scientifiques ou d'étude de migrations collectives. Rares sont les géographes qui ont laissé des témoignages personnels sur leur façon de voyager (Tissier, 1992), contrairement aux ethnologues ou aux anthropologues qui possèdent une certaine tradition dans ce domaine, de Lévi-Strauss (1973) à Marc Augé (1992) en passant par Nigel Barley (1992). Le voyage en géographie était donc étudié soit comme un phénomène de groupe soit comme un phénomène innovateur susceptible de modifier des attitudes de groupes ; les voyages de Marco Polo comme levain à la fabrication du mythe de l'Orient en sont un excellent exemple. Assez rarement apparaît la dimension d'un quelconque apport à la vie personnelle, à son accomplissement. Cette dimension est toutefois sous-jacente à de nombreux voyages de géographes, particulièrement aux époques de l'individu-roi : à la Renaissance italienne, Cluverius s'émerveille au cours de son voyage en Sicile ou pendant la Renaissance romantique, Humboldt (1816) s'épanouit au contact du milieu tropical d'Amérique latine.

Le débat voyageur/touriste et les stéréotypes à éviter

Après un siècle d'éclipse relative, le voyage se retrouve au centre des préoccupations de la géographie car l'explosion du tourisme, en déterminant l'aménagement de nombreux territoires nous interroge aussi sur notre rapport au lieu dans cette époque de globalisation des voyages et du tourisme. Lors du Festival des Etonnants Voyageur qui se tient annuellement à Saint-Malo, une intervenante résuma les différences censées exister entre le touriste et le voyageur :

- le voyageur est sensible et ouvert aux paysages et aux gens, le touriste ne l'est pas ;
- le voyageur s'immerge volontiers dans la vie autochtone, le touriste se contente de rapports superficiels ;
- le voyageur est peu sensible au confort, le touriste le recherche.

Nous pourrions ajouter :

- le voyageur adore improviser son voyage, alors que le touriste adore tout planifier ;
- le voyageur n'a généralement pas de ticket de retour ; le touriste le garde précieusement dans sa valise ou le donne en consigne ;
- le voyageur est actif, libre et insoumis, le touriste est passif et se laisse guider par toutes sortes de balises ;
- le voyageur privilégie les expériences profondes dans la durée, le touriste les expériences distractives et rapides ;
- le voyageur tend à éviter les lieux et les groupes touristiques (ou alors, il les regarde d'un air décalé), le touriste s'y agglomère ;
- le voyageur accorde une grande importance aux espaces intercalaires, le touriste privilégie les points terminaux ;
- le voyageur ne bouche jamais le paysage ; le touriste intercale sa personne entre le point de vue et le paysage (ou le monument).
- le voyageur accorde plus d'importance au signifié du voyage (sa signification, son sens), le touriste au signifiant (aux signes et infrastructures touristiques) ;
- au retour, le voyageur saura raconter un vécu original ; le touriste, des banalités ;
- le voyageur sortira transformé du voyage sur le plan ontologique, le touriste, au mieux rafraîchi et reposé.

Le problème de ces antinomies, c'est bien sûr leur caractère simplificateur, et leur a priori implicite : le voyageur est mis sur un pinacle, alors que le touriste est philosophiquement rabaissé. MacCannel (1973) a relevé le caractère vain de telles oppositions, car au fond, elles ne font que dresser des hommes contre d'autres hommes – qui sont parfois les mêmes d'ailleurs. Pour cette raison, Céline Gaudier (2002) préfère parler de « troisième homme », entre touriste et voyageur, qui emprunte alternativement aux deux modèles. En effet, nous sommes bien souvent en des temps alternés touristes et voyageurs, touristes quand nous utilisons ponctuellement dans le temps l'organisation et l'infrastructure touristique (transport, hébergement, restauration...) et voyageurs quand nous usons de notre liberté face à système qui nous semble trop balisé, trop organisé pour satisfaire notre besoin de liberté.

Dans un registre plus radical, les auteurs du groupe MIT (2002) s'opposent à cette distinction touristes/voyageurs, car ils suspectent une attitude élitiste chez ceux qui procèdent à telle catégorisation et ils relèvent non sans pertinence que les gens de plume (écrivains, journalistes) ont une tendance « de masse » à critiquer et à mépriser le monde du touriste et toujours à rehausser celui du voyageur, les écrivains se comptant bien évidemment dans la seconde catégorie. Ces auteurs ont relevé une foule d'exemples qui renforcent ce préjugé « élitiste » selon lequel, « les touristes, bien entendu, ce sont toujours les autres » (Claude Roy cit. in J.-M. Porte, 2002 : 50).

L'évolution du sens du mot « voyage »

Une fois cette tendance relevée, nous ne pouvons toutefois pas considérer comme équivalents les mondes des voyageurs et des touristes. Il s'agit donc de se livrer à un effort de définition de ces deux « frères ennemis ». Au départ, ainsi que l'écrit Sven Raffestin (in B. Lévy et al. 2002 : 65), « L'origine du mot «voyage» vient du latin *viaticum* (argent ou provisions pour la route) et dérive de *via* (la voie, la route). Dans l'Antiquité, le terme de voyage était presque exclusivement utilisé pour entreprendre une action militaire ou pour désigner le service mercenaire. Au Moyen Age, le mot a d'abord qualifié la croisade ou le pèlerinage. Puis il a pris le sens de trajet, de course que faisait un bateau ou une charrette qui transportait des marchandises et des matériaux. Au delà de l'évolution de sa signification et de son utilisation, on constate qu'il

manquait au terme «voyage» une composante qu'on lui attribue aujourd'hui : la libre volonté (...) ». Ainsi, le terme voyage a subi une extraordinaire évolution de sens : d'utilitaire, de collectif, voire de tragique au départ, il est devenu l'expression ultime de l'exercice de la libre volonté, de la « volition » personnelle comme disait Dostoïevski (1949 : 146). Le voyage est devenu un mode quasi-obligé de la construction de l'identité personnelle : « le voyage vous fait ou vous défait » (Nicolas Bouvier). Toutefois, les termes de voyage et de voyageur continuent de s'appliquer à plusieurs sphères de la vie utilitaire : voyageur de commerce, voyage d'affaires, agence de voyage... On s'aperçoit donc de la signification multiple du mot qui est devenu une des expressions les plus passe-partout qui soient : un économiste genevois proposait même un « Voyage au pays de l'épargne et des placements » (Stepczynski, 1999) !

L'évolution du sens du mot « tourisme »

L'origine du terme « tourisme » est beaucoup plus tardive. Bien que la chose ait précédé le mot, c'est au 18^e siècle qu'est entériné le terme Tour pour caractériser le Petit Tour ou le Grand Tour qu'effectuaient les jeunes aristocrates anglais en Europe. Reprenons les propos de S. Raffestin (in Lévy et al. 2002 : 67) : « C'est au XVIII^e qu'apparaissent des ouvrages spécialisés appelés justement : The Grand Tour. Ces derniers indiquaient aux jeunes Anglais ce qu'ils devaient voir et décrire dans leur «journey» et enfin ce qu'ils devaient remettre à leur père après leur «travel». La terminologie anglaise est utilisée à dessein, en ce sens que l'étymologie des mots met en évidence que ce déplacement n'était pas, à l'origine, simplement un voyage d'agrément, mais bien un déplacement considéré comme un complément à leur éducation d'aristocrate; the tour devait les consacrer gentlemen. (...) Enfin, (...) «travel» dérive de l'ancien français et signifiait torturer, faire souffrir. Cependant, il semblerait que ces jeunes voyageurs s'amusaient davantage qu'ils n'étudiaient. »

On s'aperçoit que d'emblée le terme de tourisme s'additionne d'une composante d'agrément (voyager pour le plaisir), signification qui va traverser l'histoire. Toutefois, l'évolution du sens du tourisme au niveau social et économique va être très marquée : d'élite et de très coûteux, le tourisme se démocratise une première fois vers 1870 avec les premiers séjours organisés en Suisse durant trois semaines par l'agence Cook pour

des familles anglaises de la classe moyenne (instituteurs par exemple) (Tissot, 2001) ; il se démocratise plus fortement avec les Congés payés dans la France des années 1930, puis dans les quatre dernières décennies du 20^e siècle dans tous les pays avancés. L'évolution de la signification du terme « tourisme » va ainsi dans le sens d'une activité toujours liée à une composante d'agrément qui touche de plus en plus de gens, et ce faisant, le terme devient de plus en plus rédhitoire aux élites intellectuelles et artistiques. Il n'est que de se reporter aux « Mémoires d'un touriste » publiés en 1838 de Stendhal (1921) pour comprendre l'évolution du sens et des pratiques touristiques : d'un Tour qui durait plusieurs mois voire une année, le tourisme s'est mué en une multitude d'activités liées au déplacement et au séjour sur terre ou sur mer (et dans l'espace) : pour l'Organisation Mondiale du Tourisme, un touriste est quelqu'un qui passe au moins 24 heures (donc une nuit) ailleurs que dans sa commune de résidence principale, et – c'est moi qui le rajoute – qui utilise des infrastructures touristiques. Dans l'esprit de ceux qui s'en démarquent, le tourisme, en tant qu'activité de plus en plus organisée et encadrée, est devenu un produit de consommation de masse, et il s'est éloigné du monde du voyage, synonyme de liberté, d'effort, de travail sur soi et les autres.

Paul Morand écrit : « Le voyage moderne est un réflexe de défense de l'individu, un geste antisocial. Le voyageur est un insoumis(...). On voyage pour exister ; pour survivre ; pour se défixer » (Morand, 1994 : 13). Au fond, ce que le voyageur ne supporte pas bien souvent dans l'organisation touristique des vacances notamment, c'est qu'elle répète les mêmes schémas que l'organisation du monde sédentaire, et donc, qu'elle ne parvient pas à le « défixer ».

Définitions humaniste et fonctionnaliste du voyage

La géographie humaniste, qui s'intéresse aux questions de sens et au rapport que la personne entretient avec l'espace (B. Lévy, 1997), nous paraît devoir fournir une première définition : « Le voyage est un processus qui unit la personne au monde à travers un déplacement, et qui procure un surcroît de sens au voyageur et au monde rencontré ». Cette définition, de nature existentielle, reprend quatre notions. Premièrement, le voyage est un processus, dont on peut retracer les étapes : *le rêve du voyage*, souvent

sur les cartes, les atlas, les guides ou les livres de voyage ; *les préparatifs*, au sens pratique mais aussi au sens psychologique ; *le départ* ou l'appareillage pour reprendre une expression de J. Gracq, *les expériences du voyage ou le voyage en acte* avec les moments de traversée, d'accélération ou de pause ; puis le *retour* qui engage une réflexion sur soi et sur son espace de vie retrouvé après tant l'absence ; enfin *le témoignage sur le voyage* qui peut prendre des formes diverses : raconter, dire, écrire, peindre, photographier. Le deuxième élément de notre définition, c'est le processus d'unification de la personne au monde qui repose sur une double dimension dans la quête du voyageur : la quête de soi et la quête du monde. C'est un processus qui englobe la réduction phénoménologique où fusionnent le sujet (le moi) et l'objet (le monde) par immersion réciproque. Grâce à la mise entre parenthèse de nos présupposés culturels, le voyageur peut atteindre à ces instants de grâce si bien dépeints par Céline (in N. Bouvier, 1992 : 43) :

« C'est cela l'exil, l'étranger, cette inexorable observation de l'existence, telle qu'elle est vraiment pendant ces longues heures lucides, exceptionnelles dans la trame du temps humain, où les habitudes du pays précédent vous abandonnent, sans que les autres, les nouvelles, vous aient suffisamment abruti... »

Ainsi, pour que le sentiment du voyage nous gagne, il faudrait parvenir à cet allègement, à ce désencombrement d'habitudes et d'attitudes routinières qui marquent une vie sédentaire trop bien réglée. C'est pourquoi le voyage libertaire et le tourisme de vacances organisé évolueront à jamais dans deux mondes séparés, du point de vue des conceptions et des pratiques. Toutefois, au sens statistique, rien ne distingue le voyageur du touriste ; les nuitées des deux sont comptabilisées dans les mêmes registres.

Plus le tourisme comptera d'adeptes, et plus ses effets sur l'environnement seront importants (litote). On connaît le bétonnage de certains littoraux dû au tourisme de masse, mais il serait faux de croire que les voyageurs sacs à dos n'ont pas d'impact sur l'environnement, physique et social. F. Michel (2001) a abondamment parlé (en mal) de ces « budget backpackers » qui s'agglomèrent autour de points branchés,

font du bruit, laissent des déchets notoire, ou s'en vont « séduire » de très jeunes prostituées dans des régions marginales du Tiers-Monde parce que « c'est moins cher ». Nous pourrions couper court à cet étalage par le proverbe anglais (in Porte, 2002 : 92) : « Les voyages améliorent les sages et empirent les sots ».

Troisième élément de notre définition, nous aboutissons au surcroît de sens procuré par le voyage. Sous cet angle, un voyage est réussi s'il peut être intériorisé par la personne, s'il apporte quelque chose de nouveau sur le plan personnel, s'il rafraîchit et renouvelle notre capacité perceptive, et s'il ne nuit pas à l'altérité ; on touche ici la question (éthique) du contact entre le touriste et l'autochtone (cf. Ethnologie française, 2002), sujet qui a fait l'objet d'études dans les cas de relation de domination d'une population (les touristes) sur l'autre (les autochtones) (cf. L. Tiboni, 2002). Enfin, quatrième, il convient de marquer la nécessité d'un déplacement dans l'espace, fait nécessaire mais pas suffisant à définir un voyage, selon nous. Il importe de distinguer les voyages immobiles des voyages impliquant un déplacement dans l'espace pour la simple raison que les voyages immobiles (imaginaires, méditatifs...) n'ont pratiquement pas d'incidence sur le signifiant touristique (à moins de renverser un vase sur son pied comme on peut le faire dans sa chambre (De Maistre, 1798) alors que le voyage accompagné de déplacement provoque un impact réel sur l'espace géographique.

La définition humaniste du voyage se différencie de celle, fonctionnaliste et behavioriste donnée par Abler (1977 : 236) : « Processus qui forme un tout, qui a un but, qui est décrit en terme de coût, de temps, de distance, de routes, d'événements et de stimuli rencontrés le long du chemin. » C'est une définition à cheval sur la géographie quantitative, économique et des transports et une géographie du comportement. Cette définition instrumentale peut être utile aux compagnies de voyage et aux touristes organisés. Abler distingue de surcroît le terme de trajet (« trip ») du voyage (« travel ») : « un trajet sert à joindre deux points en un minimum de temps et d'inconfort » (Abler, 1977 : 236). Le terme anglais de « journey » comporte un sens plus philosophique et littéraire et se rapproche du voyage dans son sens humaniste.

Voyageurs, ou voyagés (Stefan Zweig)

Pour Stefan Zweig (2000), dans un texte écrit en 1926, la définition fonctionnaliste d'Abler conviendrait aux « voyagés » : ceux-ci sont en effet pourvus d'un plan de voyage où sont détaillés tous les paramètres de la définition d'Abler citée plus haut. On pourrait ajouter que les « stimuli rencontrés au bord du chemin » sont soigneusement répertoriés et planifiés par les agences de voyage et les guides et qu'ils entraînent généralement un réflexe de Pavlov photographique, pour rester dans ce vocabulaire d'éthologie du comportement. La distinction de Zweig recouvre donc celle donnée par une définition humaniste (voyageur) ou fonctionnaliste (voyagé) du voyage. L'intelligence de l'auteur autrichien est de ne pas trancher entre voyageurs et touristes mais de proposer une catégorisation basée sur le fait d'être actif ou inactif, sous-entendu que l'homme au cours d'un voyage épouse les deux rôles. Dans ce texte de six pages, l'auteur décrit les effets d'un tourisme de groupe précoce, celui des « automobiles de groupe » qui chargent leur quarante ou cinquante passagers sur les boulevards parisiens et les emmènent à Versailles, aux châteaux de la Loire, au Mont-Saint-Michel et jusqu'en Provence, selon une « organisation mathématique ». Voyages organisés à la perfection, du point de vue matériel, mais auxquels il manque le souffle de la liberté et le charme de l'imprévu. Zweig distingue ici le voyageur actif, indépendant, qui doit chercher et parfois souffrir avant de découvrir un lieu qui le comble, alors que le voyagé est un être passif qui se laisse porter. Le voyagé n'existe évidemment pas sans le voyageur qui le fait voyager. La dimension active ou passive du voyageur a été relevée et critiquée par Voase (2002), sans référence au texte de Zweig : être actif est en premier lieu associé à une activité physique, à une dépense d'efforts, alors qu'être passif est le contraire. Voase souligne ce que Zweig avait déjà annoncé : on peut aussi être actif physiquement et passif mentalement, et à l'inverse, passif physiquement et actif mentalement. Ainsi, un touriste contemplatif, apparemment passif sur le plan physique, pourra être formidablement actif sur le plan mental. Cette distinction actif/passif doit par conséquent toujours être mise en relation avec ce qu'elle concerne.

Pratique et psychologie du « voyageé »

Le voyageé se laisse guider par un interprète qui le prend en charge dans un véhicule (il marche très peu) et qui agit comme un filtre entre le touriste et le paysage ou l'autochtone. Il est soigneusement maintenu à distance de la vie réelle :

« Pour chaque regard est prévu un temps déterminé, le choix du trajet est le fruit d'une longue expérience : comme tout cela est facile ! Nul besoin de se soucier d'argent, de se préparer, de lire des livres, de se mettre en quête d'un logement – derrière ces voyageés (...) se tient, avec son couvre-chef coloré, le gardien (car il est bien une sorte de garde et de gardien), qui leur explique mécaniquement chaque particularité de l'endroit » (Zweig, 2000 :136).

Le voyageé n'a donc pas de contact spontané avec l'autochtone ni d'expérience directe, personnelle, avec le lieu géographique visité ou ses habitants, tout est médiatisé par la présence du guide. L'avantage que décèle l'auteur dans cette entreprise ironisée est que « tous les sens sont disponibles pour la contemplation et la jouissance : l'attention n'est pas détournée par ces soucis lilliputiens, et néanmoins constants, inhérents à la recherche du couvert et du gîte, on n'est pas obligé de consulter les horaires des trains, on ne trébuchera pas dans des rues où l'on ne doit pas aller, on n'aura pas à se laisser moquer de soi, duper, à balbutier avec peine quelques mots dans une langue étrangère – tous les sens sont prêts exclusivement à accueillir la nouveauté » (Zweig, 2000 : 137). La fonctionnalité mène ainsi à une jouissance facile. A ces avantages de confort, d'insouciance s'ajoute l'argument de la compagnie de tels voyages accomplis en groupe. Cette manière « bon marché, pratique et avant tout facile » de voyager est la « formule de l'avenir » avance l'auteur non sans ironie, mais le « vrai voyage », le voyage humaniste, qui apporte un surcroît de sens, lui est-il réellement assimilable ?

Pratique et psychologie du voyageur

Pour Zweig comme pour d'autres auteurs, le voyageur opère une rupture avec le rythme et la manière de vivre sédentaire. Le voyageur ne doit pas transporter pas avec lui toutes ses habitudes et tout son confort en voyage. Il devrait chercher à voyager léger, à se désencombrer, à se désaliéner de sa vie sédentaire. Ecoutons S. Zweig (2000 : 137) :

« Depuis des temps immémoriaux, il flotte autour du mot voyage un arôme d'aventure et de danger, un souffle de hasard capricieux et de captivante précarité. Lorsque nous voyageons, ce n'est tout de même pas uniquement par amour des lointains ; nous voulons aussi quitter notre domaine propre, notre univers domestique si bien réglé au jour le jour, nous sommes poussés par l'envie de ne plus être chez nous et donc de ne plus être nous-mêmes. Nous voulons interrompre une vie où nous ne faisons que végéter pour vivre pleinement ».

Pour l'auteur, le voyage est l'occasion d'opérer un changement de rythme existentiel, d'atteindre des moments de plénitude qu'offre rarement la vie sédentaire. Ce n'est pas forcément que « l'ailleurs serait meilleur », mais la promesse du voyage est inséparable de l'idée que le « moi, ici, maintenant » sédentaire doit laisser place à quelque chose de moins connu, de plus risqué. Anne-Marie Schwarzenbach (2002 : 42) pousse plus loin l'argument :

« « Notre vie ressemble à un voyage... », et plutôt qu'une aventure et une excursion dans des régions inhabituelles, le voyage me semble être un symbole de notre existence : installés dans une ville, citoyens d'un pays, appartenant à une classe ou à un milieu social, membres d'une famille, liés aux devoirs d'une profession, aux habitudes d'une « vie quotidienne » tissée de tous ces éléments, nous nous sentons souvent trop sûrs de nous ; nous considérons que notre maison a été construite pour l'éternité, nous sommes tentés de croire à une stabilité qui, aux uns, rend problématique le fait de vieillir, et aux autres donne à tout changement extérieur les apparences d'une catastrophe. Nous oublions qu'il s'agit d'un processus en cours, que la terre est un perpétuel mouvement. »

Si Anne-Marie Schwarzenbach développe l'idée que le voyage s'identifie au mouvement même de la vie, alors que la stabilité sédentaire peut mener à une forme d'immobilisme de la pensée qui nous rend peureux et têtus, S. Zweig insiste sur l'authenticité du voyage individuel, où l'inconfort, les côtés désagréables, les épreuves et les contrariétés vécues, bref tout ce qui offre une résistance au voyageur, font partie de l'expérience véritable, et contribuent à l'intensification de notre relation au monde. En fait, le voyageur doit mériter les lieux et les découvertes

faites en chemin, il n'évacue pas l'effort pour atteindre le but ; le marcheur qui grimpe au sommet d'une montagne arrivera plus exalté que des voyages menés en funiculaire. L'ascension mécanique nous prive d'une « excitation psychique, d'une fierté bizarrement pétillante, du sentiment de conquête » (Zweig, 2000 : 139), au contraire de la marche et de l'effort qui permettent d'entretenir la « mystérieuse tension de la jouissance ».

Ce sont les possibilités d'épanouissement personnel qui sont mis en question par la logique du « voyage ». A force de tout prévoir, tout planifier, à force de suivre le guide et sa troupe, nous quittons le règne de l'imprévu, de l'extraordinaire, nous n'obéissons plus au dieu du voyage, le hasard. Bien sûr, une part de hasard et d'extraordinaire peut surgir dans n'importe quelle situation, et les voyages organisés avec intelligence, comportent aussi leur intérêt et leur beauté, ne serait-ce que par les personnes rencontrées, les contacts noués et les lieux à l'accès facilité qu'ils permettent. Il n'en demeure pas moins que seuls les voyages individuels expriment « la forme la plus intime, la plus originale de notre goût » (Zweig, 2000 : 140). Il se passe dès lors souvent la situation suivante : le voyagé se fait voyageur l'espace d'un moment, il profite des espaces intersticiels de liberté offert par le tourisme de groupe pour savourer quelque moment ou quelque lieu personnellement, il regagne son indépendance l'espace d'un moment, puis il rejoint le groupe, parfois au dernier moment, juste avant d'embarquer. Faut-il encore que le tourisme organisé prévoie de tels moments de liberté.

Conclusion

La distinction entre tourisme et voyage, ou touriste et voyageur, n'est pas aisée à établir car le sens du « voyage » est devenu polysémique ; il concerne aussi bien le voyage utilitaire, comme le voyage d'affaires, que son contraire, le voyage de formation qui a pour but d'initier l'individu à la richesse et à la diversité de la vie. D'autre part, la signification du « touriste » a évolué : d'élitiste voire de mythique qu'il était au temps du Grand Tour, il s'est banalisé voire déprécié dans son acception de « tourisme de masse ». A l'heure où la demande touristique s'écarte précisément du tourisme de masse (Racine, 2002), il convient de redonner ses lettres de noblesse au tourisme qui les a parfois perdues.

L'identité est forgée autant par le sentiment subjectif d'appartenance que par le miroir tendu de l'extérieur. L'identité du voyageur et du touriste n'échappe pas à cette règle. Il existe un sentiment vécu que l'on aurait tort de négliger (MIT, 2002) : d'après les circonstances, on se « sent » plus ou moins dans la peau d'un voyageur ou d'un touriste, et vu de l'extérieur, il peut y avoir contradiction entre la perception vécue par le sujet et la perception de l'altérité : ainsi, on se considère souvent voyageur, mais pour les autres (touristes ou autochtones), ne figure-t-on pas qu'un touriste parmi d'autres ? Les définitions doivent donc tenir compte de ces deux points de vue, interne et externe.

D'autre part, l'identité a un contenu symbolique et historique : les mots de touriste et de voyageur possèdent leur historicité propre. Ainsi, le mot de voyageur a été élevé dans l'histoire au rang d'un mythe à contenu symbolique : le voyageur rassemble des qualités idéales de la condition humaine : le sens du mouvement, le sentiment de liberté, l'audace, voire l'héroïsme. A l'inverse, le mot « touriste » a suscité parfois un anti-mythe associé à des comportements grégaires, au loisir facile, au plaisir superficiel, sans parler de toutes les conséquences négatives que l'on attribue au phénomène touristique sur les sociétés et sur l'environnement. Il ne s'agit pas dans notre discussion de hisser le voyageur sur un piédestal ni de déprécier le touriste, il s'agit d'éviter les simplifications, de considérer que des différences et des points communs existent, dans l'historicité des mots et des comportements, des représentations et des pratiques. Sur un sujet controversé comme celui-là, nous préférons terminer par une note à la fois humoristique et profonde attribuée à Claude Roy dans la Rencontre des jours (Porte et al. 2002 :50) :

« Ce qui caractérise la différence entre le voyageur, espèce qui fut toujours rare et le demeure, et le touriste, c'est que le touriste ne cesse de pester contre le touriste. Les touristes, bien entendu, ce sont toujours les autres. »

Bibliographie

ABLER, R., 1977, "Movement and Transport Systems", in R. ABLER, J.S. ADAMS, P. GOULD, *Spatial Organization. The Geographer's view of the world*. Prentice Hall International.

AUGE, M., 1992, *Non-Lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil.

BARLEY, N., 1992, *Un anthropologue en déroute*, Payot, Paris.

BOUVIER, N., 1992, "La clé des champs" et "Petite morale portative", in *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Ed. Complexe, p. 41-44 et 45-56.

DE HUMBOLDT, A., 1816, *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent (1799-1814)*, Librairie grecque, latine, allemande, Paris.

DE MAISTRE, X., 1798, *Voyage autour de ma chambre*, Dufart, Paris.

DOSTOÏEVSKI, F., 1949, *Mémoires écrits dans un souterrain*, trad. du russe par M. Mongault et M. Laval, Gallimard, Paris (écrit en 1864).

ETHNOLOGIE FRANCAISE (revue), 2002, « Touriste, autochtone : Qui est l'étranger », PUF, Paris, juillet-sept./3.

GAUDIER, C., 2002, *Entre touriste et voyageur : le troisième homme*, Mémoire de licence de géographie, Université de Genève.

GROUPE MIT, 2002, *Tourisme. Lieux communs*, Belin, Paris.

LEVI-STRAUSS, C., 1973, *Tristes Tropiques*, Plon, Paris.

LEVY, B., 1997, "Géographie humaniste, géographie culturelle et littérature. Position épistémologique et méthodologique", *Géographie et cultures*, 21, pp. 27-44.

LEVY, B., MATOS, R., RAFFESTIN, S., 2002, *Le tourisme à Genève. Une géographie humaine*, Metropolis, Genève.

McCANNEL, D., 1973, "Staged authenticity : Arrangements of Social Space in Tourist Settings", *American Journal of Sociology*, 79(3) : 589-603.

MICHEL, Frank, 2001, *Désirs d'ailleurs*, A. Colin, Paris.

MORAND, P., 1994, *Le Voyage*, Monaco, Le Rocher, (1964).

PORTE, J.-M. et al., 2002, *Anthologie des mots voyageurs*, Edimontagne, Aubenas, 2002.

RACINE, J.-B., 2002, « Tourisme et éthique : Et si la demande touristique changeait ? », conférence du module « Géographie culturelle et tourisme », Formation continue « Patrimoine et tourisme », Université de Genève, avril 2002.

RAFFESTIN, C., 1986, « Nature et culture du lieu touristique », *Méditerranée*, 3. pp.

SCHWARZENBACH, A.-M., (2002), *Où est la terre des promesses ? Avec Ella Maillart en Afghanistan (1939-1940)*, trad. de l'allemand par D.L. Miermont, Payot, Paris.

STENDHAL, 1921, *Mémoires d'un touriste*, Calmann-Lévy, Paris (1837).

STEPCZYNSKI, M., 1999, *Voyage au pays de l'épargne et des placements*, Georg, Genève.

TIBONI, L., 2002, *Les papillons de la cinquième avenue : entre tourisme et prostitution à Cuba*, Mémoire de licence en géographie, Université de Genève.

TISSIER, J.-L., 1992, "Géographie et littérature", in A. Bailly et al. (éds.), *Encyclopédie de géographie*, Economica, Paris, pp. 235-255.

TISSOT, L., (2000) : *Naissance d'une industrie touristique*, Payot, Lausanne.

TISSOT, L., 2001, « Histoire du tourisme en Suisse au 19^e siècle », conférence in : *Formation continue « Patrimoine et tourisme »*, Université de Genève, avril 2001.

VIDAL DE LA BLACHE, P., 1880, *Marco Polo, son temps ses voyages*, Hachette, Paris.

VOASE, R., 2002, « Rediscovering the Imagination : Investigating Active and Passive Visitor Experience in the 21st Century », *International Journal of Tourism Research*, 4, 391-399.

ZWEIG, S., 2000, « Voyageurs, ou voyagés ? », *Voyages*, Belfond, Paris, pp. 135-140, trad. de l'allemand par H. Denis-Jeanroy (1^e éd. 1926).

